

**19, 2013**

**Ricerche Dottorali in Francesistica - Nos voix/voies pour la  
Recherche**

---

**Andrea D'URSO**

**Un surréaliste méconnu : Vincent Bounoure et la critique française et italienne**

---

**Per citare l'articolo:**

<https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/411>

---

Rivista Publifarum

[publifarum.farum.it](http://publifarum.farum.it)

---

Documento accessibile online:

<https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/411/670>

Documento generato automaticamente 25-08-2020

---

# Un surréaliste méconnu : Vincent Bounoure et la critique française et italienne

Andrea D'URSO

---

## Indice

[Abstract](#)

[En guise d'introduction... à une «Histoire occultée du surréalisme»](#)

[L'œuvre surréaliste de Vincent Bounoure](#)

[La critique acritique face à Vincent Bounoure](#)

[Conclusions](#)

[Références bibliographiques](#)

---

## Abstract

This paper sums up some of the main topics of the first and only critical work on Vincent Bounoure and the developments of Surrealism after André Breton's death (forthcoming publication both in Italian and French). The following are the two aspects particularly concerned in this essay: first, Bounoure's centrality both in the opposition to Jean Schuster's decision to put an end to Surrealism in 1969, and in the restarting of a surrealist collective activity in Paris, still as an organized movement with several contacts with other surrealist groups around the world (chiefly the Prague one); second, the underestimation, the absence or even the occultation of Bounoure's practical and intellectual oeuvre in any "History of the surrealist movement", despite its unquestionable role in Surrealism during Breton's

lifetime and afterwards. Academic rejection towards this kind of study also demonstrates that these two facets are not separable: making a critical history of Surrealism after 1969 means to challenge the history of its critiques, that is to disprove historical criticism. This is why the questions summarized here are not merely the result of an ordinary three-years typesetting of a Ph.D. thesis, but rather the scientific product of a ten-years research (even throughout neglected archives and unpublished documents) and also the reasoned explication of the as yet voluntary silence of international criticism on Bounoure.

---

*Age quod agis*

## **En guise d'introduction... à une «Histoire occultée du surréalisme»**

Au commencement était le *vers*. Ainsi la poésie de Vincent Bounoure (1928-1996) semble offrir au lecteur décidé à la découvrir une voie (et une voix) s'opposant à la version que, depuis des siècles, prétendent lui imposer l'homélie du dimanche et, en se fondant sur cette dernière, la plupart de la philosophie du langage. En cela parfaitement en affinité avec les options poétiques et idéologiques d'André Breton n'acceptant « ni Dieu, ni maître », comme chacun sait, la poésie de Bounoure déborde ses poèmes, parcourt ses textes les plus théoriques aussi, et jusque dans ses appréciations des arts dits « primitifs », « premiers » ou « sauvages ». Douglas Newton, le prestigieux spécialiste d'art océanien qui a préfacé le recueil posthume de Bounoure *Le Surréalisme et les arts sauvages*, ne saisit-il pas pleinement cet aspect lyrique de sa prose, à même selon lui de faire ressortir des caractères qui ont échappé aux spécialistes les plus reconnus ?

Nous devons nous souvenir que Bounoure était un poète, qui avait été étroitement lié aux artistes et écrivains surréalistes dont l'influence a grandement contribué à faire connaître les arts océaniques. C'est en tant que tel qu'il écrivait, avec imagination, précision et beauté. Et c'est ici, selon moi, qu'il a atteint son sommet, et un sommet très élevé, cela va sans dire. [...] Car il n'hésitait pas, contrairement à la plupart d'entre nous, confrontés à ce que nous éprouvons réellement à propos des arts

océaniens, à aborder son sujet sur le plan de l'émotion. Il n'hésitait pas à révéler la passion, l'amour qu'il y portait. Beaucoup, les pédants si nombreux, pourront critiquer cette attitude, mais elle l'a amené non seulement à des descriptions exactes, mais aussi à de pénétrants coups d'œil splendidement écrits sur les Océaniens et sur leurs arts (NEWTON 2001: 6-7).

Et le préfacer de donner comme exemple ce passage du livre-catalogue *Vision d'Océanie*, que Bounoure réalisa pour le musée Dapper en 1992, décrivant ainsi les traits sous-jacents unissant les arts du Pacifique : « Cette démarche inductive voyait d'abord s'ouvrir devant elle une avenue semée de fleurs certes de couleurs variées, mais comme tombées toutes des branches d'un même arbre dont les rameaux porteraient des feuilles diversement découpées » (ibid. : 6 ; BOUNOURE 1992 : 14). Cette reconnaissance de D. Newton mise à part, ce qui nous pousse à présenter en Vincent Bounoure un surréaliste *méconnu* dans le titre de notre contribution est, tout d'abord, une évidence objective et incontestable : tout lecteur aura du mal à trouver des renseignements scientifiquement étayés sur son œuvre et son activité au cœur du mouvement surréaliste dans telle ou telle *Histoire du surréalisme* rédigée par les spécialistes. Cette méconnaissance cache parfois des raisons idéologiques qui mènent à une réelle *mystification historiographique* plus ou moins consciente et qui touche au surréalisme en général (refus de comprendre ses positions matérialistes-dialectiques, athées, libertaires, donc révolutionnaires) ou plus particulièrement à l'histoire surréaliste après la mort d'André Breton (désir d'en finir une fois pour toutes avec ce mouvement indomptable sous le prétexte d'éviter toute *querelle de succession*). Ce dernier sujet demandant de placer Bounoure « surréaliste méconnu » au centre de la discussion sur cette période, on comprend aisément pourquoi le travail de construction ne saurait aller sans celui – préalable ? – de la déconstruction des bases sur lesquelles s'est fondée « l'historiographie surréaliste » d'après 1969. Ces prémises appellent à porter le premier axe de cette communication sur la présentation de l'œuvre surréaliste de Bounoure, et le deuxième sur la méconnaissance entretenue par les experts sur l'ensemble de ses activités.

## L'œuvre surréaliste de Vincent Bounoure

Né à Strasbourg le 20 avril 1928, fils de Louis Bounoure – biologiste et professeur de zoologie d'abord fasciné par les théories de Kropotkine, puis auteur de nombreuses études d'orientation catholique –, et de Jeanne Langumier – universitaire, elle aussi, et mère sévère –, et neveu de Gabriel Bounoure, critique littéraire réputé, V. Bounoure quitta sa ville natale en 1952 pour aller vivre à Paris avec Micheline, qu'il épousa l'année suivante. C'est donc de cette époque que datent ses premiers contacts avec les surréalistes parisiens, plus précisément avec Jean-Louis Bédouin, acteur et futur historien du mouvement, et Benjamin Péret, le « poète révolutionnaire » qui ne manqua pas de fasciner le jeune Bounoure. Ainsi commencèrent ses fréquentations quasi quotidiennes avec André Breton, dont les cadeaux de livres pour initier le jeune Bounoure aux « civilisations sauvages » (pour emprunter ce beau titre à HARRISSON 1937) demeurent dans les archives de famille.

C'est dans les années postérieures au tract *Rupture inaugurale* (1947) – déclinant toute collaboration politique, tout en restant ouvert au trotskisme et à l'anarchisme – et aux « billets » donnés au *Libertaire* (entre 1951 et 1953), et devant les menaces successives ou conjointes du poujadisme, du gaullisme, du faux-semblant de la déstalinisation et de la guerre d'Algérie que Bounoure côtoya de plus près le mouvement, comme le montrent les tracts surréalistes et ses propres notes que conservent ses archives. Les premiers tracts et articles dans les revues surréalistes portant la signature de Bounoure datent de 1957, bien que déjà l'année précédente il ait imprimé à 23 exemplaires ses *Six poèmes*, révélant la veine hermétique du jeune poète surréaliste, comme le montrent ces deux exemples :

POUR un orgueil

Faste au lac d'étamine

Devant de vieux temps verts.

Le grain noyé sous huit lunes.

Epinoia ma mère couronnée d'îles  
Crocs parmi d'étoiles volées au vent  
Les yeux traversés les délices.

-----

SOUS les beaux disques des méduses  
Nous mangeons l'aube et la houle.  
L'air a crevé pour deux vitres  
Il n'y aura pas de jour entre les  
yeux qui tournent.

(BOUNOURE 1956)

L'alchimie que crée en poésie l'analogie par ses instruments essentiels que sont la métaphore et la comparaison (suivant que le mot « comme » soit prononcé ou tu, comme le souligna BRETON 1948 : 768) semble déclenchée chez Bounoure à partir d'une impulsion automatique sur laquelle s'élabore une métamorphose aux apparences quasiment mythiques des paysages ou de n'importe quelle autre sollicitation extérieure :

#### SCEPTRE

Comme un bivouac de fourmis dans une cité d'ascètes,  
Comme la croissance des mannequins dans un bois  
L'envol des orangers  
Entre les doigts pétrifiés.

Elle porte son sein de spath sur la veilleuse,  
Son sein devenu noir au bain du poêle  
Sous le ciel qui s'assied.

Ses pierres se gagnent sur le bûcher  
Entre l'irrévocable et le projet fatal  
Sertis au poignet.

Elle a laissé la lionne dans les parages du dédain  
olmèque.

-----

#### CORNOUAILLES

La face voilée de louanges

Elle disparaît entre les haies qui se referment toujours,  
Flamme errante,  
Larme nue égarée parmi les aulnes,  
La lame.

L'étain qui pâlit là  
Depuis que s'est perdu le jeu des bagues  
N'est qu'un miroir.

L'ombre recuite et le sang inondent le faubourg,  
Elle bleu-glacier gorgée de lait d'euphorbe,  
Emportant un château d'odeurs à sa cheville  
Elle précède le tocsin,  
La dernière avant l'aube.

(BOUNOURE, 1965b)

Un hermétisme à proprement parler au sens de la tradition des alchimistes se montra par ailleurs dans son premier essai (BOUNOURE 1958), publié dans *Le Surréalisme, même* n. 4 (printemps 1958, p. [2]), dans lequel une photo de Bounoure est accompagnée d'une légende, vraisemblablement de la main de Breton :

Parce qu'il sait découvrir une étoile dans une fleur de bruyère, la carte de l'île au trésor dans une élytre de carabe, Vincent BOUNOURE, vingt-neuf ans, formé aux disciplines scientifiques (École des Mines), mais avant tout poète, garde non seulement le sens « d'une folle jeunesse qui fait avec le temps aussi mauvais ménage que l'amour », mais encore dispose de tous les moyens pour la faire rayonner.

Il livra aussi ses contributions à une revue parallèle, *Bief : jonction surréaliste*, ainsi que sa signature à l'important *Manifeste des 121* (1960), attribué à tort à l'initiative de Sartre, alors qu'elle fut celle des surréalistes. Mais les années 60 furent surtout celles de la revue *La Brèche : action surréaliste*, à laquelle Bounoure donna de nombreux articles (trois à la fois dans le n. 3), jusqu'à lancer et coordonner l'enquête sur les représentations érotiques dans les deux dernières livraisons. <sup>1</sup> En effet, à partir du n. 4 de cette revue, dont la direction était confiée à Breton, Bounoure devint membre du comité de rédaction, qui comprenait déjà Robert Benayoun, Gérard Legrand, José Pierre et Jean Schuster. C'est un détail

entre autres qu'un historien émérite comme Gérard Durozoi (1997/2004: 597) – qui a pourtant quelques mots d'appréciation fugace pour Bounoure (ibid.: 597-599) – se garde bien de rappeler, mais qui est d'autant plus important, car ensuite, à la différence de Pierre et de Legrand (Benayoun s'étant retiré auparavant), Bounoure s'opposa à la manœuvre de Schuster prétendant déclarer la fin du « surréalisme historique » en 1969 (SCHUSTER, 1969b).

Ce genre d'oubli – volontaire, supposer l'ignorance de Durozoi n'étant pas crédible, il serait plus correct de parler d'occultation – est justement ce qui permet de construire une disproportion entre Schuster et Bounoure prédéterminant l'opinion générale en faveur du premier, comme si seul le premier avait eu la caution de Breton, tirant ainsi son autorité de ce fait seul, alors que pour parler de l'autre on serait d'abord tenu de démontrer son « être surréaliste ». Au contraire, la complicité de Bounoure avec Breton était de tout autre envergure que ne voudrait le faire croire la critique spécialisée. C'est d'ailleurs ce que démontre ce que nous venons de résumer, sinon comment Bounoure aurait-il pu avoir un rôle de plus en plus remarquable au sein de *La Brèche* sans l'accord de Breton et de ses plus proches camarades ? Comment lui auraient-ils remis la rédaction finale de ce texte *collectif* (1964: 103-104) où il ajouta de sa main ce passage exprimant au mieux les aspirations surréalistes du point de vue révolutionnaire :

Une vraie révolution doit transformer l'homme dans sa totalité sociale et individuelle. Il n'est pas suffisant de détruire les structures économiques capitales et d'installer au pouvoir une autre classe qui exerce sa domination selon des préceptes hérités de l'ancienne société : sainteté du travail, amour sacrifié à la multiplication de l'espèce, culte de la personnalité, fonctionnarisation de l'artiste réduit au rôle de propagandiste, etc.

Une révolution authentique n'a rien à redouter du libre exercice de la pensée, ni d'une activité artistique exclusivement [*sic* : exclusive, dans le manuscrit. N.d.A.] de tout sectarisme. *Une révolution qui défend la liberté de création peut être une révolution sans thermidor.*

Comme en témoignent les lettres adressées à Breton qui étaient conservées dans les Archives du 42, rue Fontaine, Bounoure participa aussi très activement à l'organisation des expositions surréalistes de ces années-là. Il rendait compte de sa

rencontre avec Marcel Duchamp pour la conception du « plafond mobile » et d'autres trouvailles de l'exposition *EROS* en 1959 chez Daniel Cordier, de ses contacts avec Hans Bellmer pour la notice qui lui sera consacrée dans *Surrealist Intrusion in the Enchanter's Domain* en 1960 aux D'Arcy Galleries de New York, et des photos des tableaux-objets destinés à *L'écart absolu* de 1965 à Paris, la dernière exposition surréaliste du vivant de Breton (cf. BOUNOURE, 1959, 1960, 1965a). Même en laissant de côté l'exposition d'art océanien organisée en novembre 1966 chez Henry Kamer par Bounoure en hommage à Breton, mort le 28 septembre précédent, cette attention dévolue à l'art sauvage, surtout océanien, est certainement l'un des traits rapprochant Bounoure de Breton qu'attestent les nombreux écrits du premier sur le sujet, non seulement dans *La Brèche* et dans *L'Œil* pendant les années 60, donc sous le regard vigilant de Breton, mais aussi après sa mort, jusqu'à devenir en 1975 expert spécialisé dans ces arts, participant à des ventes aux côtés de Charles Ratton. Ses écrits témoignent du prolongement de l'intérêt que les surréalistes réunis autour de Bounoure ne cessaient de dévouer à ce terrain, même par leur soutien à l'American Indian Mouvement pendant les années 70. Cette réflexion « théorique » était toujours accompagnée par la poésie, que Bounoure créa souvent avec ses amis les peintres surréalistes. En témoignent les 14 poèmes d'*Envers l'ombre* (1965) illustrés par Jean Benoît (disparu en août 2010) ; la « double interprétation analogique » (dessin et poème) des parties du corps féminin dans *Talismans* (1967) et les sept proses avec autant de gravures sur cuivre d'une œuvre de grand format (50x70 cm), *Les Vitriers* (1971), deux ouvrages réalisées avec le peintre cubain Jorge Camacho (mort en mars 2011) que ses nécrologues ont passés sous silence, comme si *l'expérience surréaliste du collectif* chez Camacho et ce qu'elle apporta aux côtés de Bounoure au refus d'enterrer le surréalisme en 1969 n'étaient qu'un épisode négligeable vis-à-vis de sa consécration personnelle ; enfin, les 14 textes de *Maisons* (1976), enchâssés dans les lithographies de Martin Stejskal, surréaliste du groupe tchèque. <sup>2</sup>

Bounoure s'était rendu à Prague en septembre 1974 pour parler avec les surréalistes tchèques du sommaire et de l'élaboration de *La civilisation surréaliste*. Cet ouvrage *collectif* paru chez Payot en 1976 et dont Bounoure fut le maître d'œuvre est le résultat de la collaboration des deux groupes surréalistes accueillant aussi des textes d'émérites compagnons de route du vivant de Breton (R. Alleau, R.

Lebel et J. Markale) et il contient une critique des pratiques langagières en usage dans la société de l'information à partir du point de vue et de l'expérience surréalistes. <sup>3</sup> Ces réflexions parallèles trouvent leur origine dans un des jeux que les surréalistes rassemblés autour de Bounoure ont inventés au début des années 70, le *jeu des récits parallèles*. C'est un signe remarquable que l'activité ludique allait encore de pair avec la réflexion théorique dans une époque où le surréalisme était tenu pour mort.

En fait, *La civilisation surréaliste* marqua le moment de l'extériorisation d'une longue activité à huis clos attestée par les dix numéros d'un *Bulletin de liaison surréaliste (BLS)* aux liens internationaux, fabriqué de façon artisanale par Micheline Bounoure, Guy Hallart et Annick Hallart, de novembre 1970 à avril 1976 précisément, et rendu public par la réédition Savelli de 1977. <sup>4</sup> Tout en participant à la réalisation des expositions individuelles et collectives de cette période et en bref prolongement de cette extériorisation, Bounoure coordonna les deux numéros qui purent paraître de la revue *Surréalisme* en 1977, avant que son éditeur n'en cessât la publication, jugée peu rentable. Négligerait-on le fait qu'après une période difficile pendant les années 80 Bounoure aida à la reconstitution d'un groupe surréaliste parisien qui existe encore, face à cette remarquable production de haute qualité théorique, poétique et plastique, le silence des experts terminant toute *Histoire du surréalisme* par l'article de Schuster de 1969 s'avère des plus surprenants et demande donc à être mis en question.

Le seul livre consacré aux vicissitudes de 1969 n'étant pas l'œuvre d'un universitaire expert en surréalisme, mais bien d'un acteur du mouvement surréaliste (qui pourtant ne suivit pas le groupe rassemblé autour de Bounoure), il est pour le moins bizarre de constater que le seul fait de le mentionner provoque des réactions de rejet de la part des spécialistes en chaire, qui semblent même ne pas l'avoir lu. Certes, l'ouvrage d'Alain Joubert (2001) a plusieurs défauts, notamment son ton de rancœur envers Schuster, effarouchant les lecteurs et réduisant à leurs yeux la portée des faits relatés. Ces réactions de rejet n'ont rien à faire dans une pratique *scientifique* de *recherche*. Pour notre part, tout en connaissant dans leur intégralité les documents qu'A. Joubert cite (quelquefois partiellement) et sur lesquels il fonde sa lecture des événements, nous ne souscrivons pas à sa conclusion de « l'autodissolution » du groupe surréaliste de

Paris, thèse qui elle aussi donne beau jeu à la rengaine schustérienne de la mort du surréalisme « historique », face à la persistance possible d'un surréalisme « éternel ». De notre position extérieure au groupe et de l'intérieur du milieu universitaire, nous en proposons une analyse non moins indépendante de l'un que critique de l'autre, dont nous résumons ici les passages essentiels.

Il faut d'abord rappeler que les surréalistes parisiens continuèrent leur activité collective après la mort de Breton, comme en témoigne la nouvelle revue envisagée avec ce dernier, *L'Archibras*, bien que des difficultés déjà ressenties par Breton lui-même rendissent les séances du groupe moins fréquentes et moins excitantes qu'auparavant. La fin de *L'Archibras* avec le n. 7 de mars 1969 ne se comprend pas sans un rappel rapide des événements antérieurs. En août 1967 des surréalistes (J. Pierre, J. Schuster, M. Zimbacca, J. Camacho et leur ami Cárdenas) participèrent à l'OLAS (Organisation latino-américaine de solidarité) à La Havane, mais à leur retour à Paris leur enthousiasme dut faire face au scepticisme de ces surréalistes qui critiquaient déjà les méfaits du « castrisme ». De février à juillet 1968 les surréalistes tchèques et parisiens organisèrent l'exposition *Le principe de plaisir* à Brno, Prague et Bratislava et en avril Bounoure tint à l'Université Charles de Prague une communication au titre prophétique, *Jeunesse dans le surréalisme, surréalisme dans la jeunesse* (BOUNOURE, 1968b).

D'ailleurs, en décembre 1967, il avait déjà signé un texte paru dans *L'Archibras* n. 3 (mars 1968) employant un mot voué à faire les choux gras de la presse : *L'événement surréaliste* (BOUNOURE, 1968a). En effet, les « événements » de Mai 68 ne se firent pas sans la participation directe des surréalistes. Bounoure, qui envoya en leur nom un message de soutien aux étudiants dès le 15 mars – c'est-à-dire peu avant la constitution du Mouvement 22 mars –, fut et dans la rue et dans le CAEE (Comité d'action écrivains-étudiants). La réflexion collective sur les faits de Mai s'exprima dans le n. 4 hors série de *L'Archibras*, saisi par la police pour « offense au président de la République, apologie du crime et diffamation envers la police ». <sup>5</sup> Au reflux de Mai s'ajouta en août l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, approuvée et justifiée par Fidel Castro ; les surréalistes y répondirent avec un nouveau numéro hors série de *L'Archibras*, qui fut publié avec un important document, *La Plateforme de Prague*, grâce à l'insistance de Bounoure, alors que Schuster s'opposait à sa publication, tout en y apposant sa signature

finalement. Schuster était vraisemblablement ébranlé par ces événements récents : l'enthousiasme qu'il avait déployé dans son expérience cubaine subissait le contrecoup de sa déception « politique », cela venant se mêler à des mobiles « affectifs » qui n'avaient pas manqué de le conduire à s'absenter des réunions du groupe parisien dès l'année 1967. C'est dire que le reflux politique n'était ni la seule raison de son détachement du mouvement surréaliste, ni une raison partagée par beaucoup d'autres surréalistes qui ne confondaient pas le surréalisme et son devenir avec tel ou tel autre cas d'évolution régressive de socialisme réel (identification *absurde* que Breton même refusa toujours). <sup>6</sup>

Fin janvier 1969, Schuster annonça son retrait du groupe et il fut suivi le 8 février par celui de cinq camarades qui lui étaient très proches (Ph. Audoin, C. Courtot, G. Legrand, J. Pierre et J.-C. Silbermann), et ce même soir, Bounoure aussi annonça sa décision de se retirer. Les cinq diffusèrent un tract, *Aux grands oublieurs, salut !* (13 février 1969) et le reste du groupe décida donc de suspendre les séances du « groupe surréaliste organiquement constitué qui, jusqu'à nouvel ordre, a pourtant cessé d'exister », tout en précisant que le tract diffusé par les cinq devait « être considéré comme le signe extérieur du retrait opéré par ses cinq signataires » : c'est écrit dans le tract SAS (23 mars 1969), signé par 27 surréalistes (tracts reproduits dans JOUBERT 2001: 32-33, 40). Ainsi, le 19 mai 1969, Schuster envoya une lettre à 48 destinataires choisis (ibid. : 47-52), pour leur proposer de laisser pour compte les analyses de Mai 68, de ne pas discuter son choix des destinataires, surtout de reprendre une activité collective sous condition d'abandonner « l'étiquette surréaliste », c'est-à-dire sans se référer au surréalisme sauf d'une manière rétrospective, orientation qui s'exprimerait par une nouvelle revue qu'il dirigerait avec Legrand et Pierre, leur autorité et leurs décisions ne pouvant pas être mises en cause... Cette lettre suscita le refus direct de plusieurs surréalistes, un « appel à résister » de N. Espagnol, A. Joubert, G. Sebbag, J. Terrossian et M. Zimbacca (ibid.: 75), et la réponse collective du groupe de Prague (*Pour que l'on n'oublie pas tout*), qui saisissait lucidement le danger de la proposition de Schuster (ibid.: 88-91). Mais ce dernier reçut également l'accord d'une vingtaine de personnes. Alors, il publia *Le Quatrième chant* dans *Le Monde* du 4 octobre 1969, où il déclara unilatéralement la fin du « surréalisme historique » et la persistance d'un « surréalisme éternel » et il annonça la parution de la revue *Coupure* (7

numéros, octobre 1969-janvier 1972) dévolue à « un usage pervers de l'information », consistant à citer des coupures de journaux ou des passages d'auteurs illustres, sans réels commentaires. Il faudrait ajouter qu'après la fin de cette entreprise, un sous-groupe pour ainsi dire « critique » (G. Goldfayn, R. Ivsic, A. Le Brun, G. Legrand, P. Peuchmaurd, Toyen) se rassembla sous le nom des Éditions Maintenant et composa des pamphlets jusqu'à décembre 1976, titrés *Il faut tenir compte de la distance*, signe d'une activité « sans modèle antérieur » voulant se détacher de toute référence au surréalisme elle aussi.

En somme, le groupe de Bounoure est le seul à avoir expressément affirmé de vouloir continuer à entretenir une activité *surréaliste* (et) *collective*, comme en témoignent la valeur et la multitude des ouvrages que nous avons tenu à tirer de leur « oubli » par nos travaux de recherche. C'est effectivement à la suite du *Quatrième chant* que Bounoure décida de lancer une enquête intérieure, *Rien ou quoi ?* (BOUNOURE, 1969c) : diffusée à 100 exemplaires et envisagée dès mars 1969 pour faire face à l'état du groupe parisien, elle s'avéra d'autant plus nécessaire en octobre pour mesurer l'accord que recevrait l'édition de Schuster. Sur la base de ceux qui y répondirent en exprimant leur désir de continuer collectivement l'aventure surréaliste, entre 1970 et 1977 Bounoure coordonna le *BLS* d'abord, puis *La civilisation surréaliste* et *Surréalisme*, recevant ainsi la collaboration des groupes surréalistes dans le monde qui retrouvaient dans ces manifestations la vitalité du surréalisme français. La raison du rabaissement de l'œuvre de Bounoure tient particulièrement au fait qu'à commencer par l'enquête qu'il lança pendant la crise parisienne (et soulignons *parisienne*) de 1969, il a permis au surréalisme de se reconnaître encore en tant que *mouvement organisé* aux liens internationaux, malgré l'émiettement en surréalismes et pures influences esthétiques, assez discutables à l'épreuve, auquel voudrait le réduire la critique spécialisée.

Cette dernière a donc trouvé plus convenable, pour parler de surréalisme, de s'en tenir à ceux qui déclarèrent ouvertement leur détachement du mouvement plutôt qu'à ceux qui en prolongèrent les activités, les trouvailles, les réflexions théoriques et la poésie ; de s'attacher à la chronique rétrospective plutôt qu'au travail d'enquête du présent ; de s'intéresser à l'identification des groupes surréalistes partout dans le monde mais non à ce qui continuait à se produire là où le mouvement prit naissance. Tout cela n'a rien de surprenant si l'on songe que *déjà du vivant de Breton*

les experts ont montré à maintes reprises lui préférer les surréalistes passagers, qualifiés tantôt d'« hérétiques », tantôt de « dissidents », tantôt d'« ennemis du dedans », et qu'ils ont rarement manqué de *considérer le surréalisme comme mort*.

[7](#)

## La critique acritique face à Vincent Bounoure

Pour ce qui est de ce deuxième axe, nous nous bornerons à ne mentionner que quelques exemples français et italiens vérifiant sur le cas de V. Bounoure cette tendance typique de l'historiographie littéraire, où les surréalistes contredisent leurs historiens. Après 1969 elle prend un air nouveau, car la critique croit trouver dans *Le Quatrième chant* de Schuster la caution qu'elle cherchait depuis longtemps aux actes de décès prématurés du surréalisme qu'elle rédigeait. Mais l'aspect particulier de cette entente ne saurait s'expliquer sans rappeler que la plupart des experts en surréalisme se sont formés dans un groupe de recherches constitué précisément dans les années 1970, comprenant José Pierre et en relations étroites avec Jean Schuster par cette voie et d'autres (de mai 1982 à décembre 1993 directement par l'Association ACTUAL). [8](#)

Le fait que la directrice de ce groupe fut Marguerite Bonnet, c'est-à-dire à *la fois* la plus proche et la plus nette sympathisante du mouvement, la plus brillante, la plus politisée et la plus rigoureuse des experts en surréalisme – fait dont témoignent notamment les volumes des *Œuvres complètes* de Breton qu'elle a édités avec ses collaborateurs – n'empêche pas de souligner la responsabilité des milieux universitaires dans cette entreprise mystificatrice, d'autant qu'ils n'ont jamais tenu la sympathie et le militantisme pour preuves de la valeur d'un travail. En fait, après les déclarations de Schuster, M. Bonnet prit son parti. De mars 1975 à décembre 1980 elle coordonna un « bulletin de liaison » (sic) de ce groupe de recherche dont le titre annonçait une série d'ouvrages effectivement parus dans les vingt années suivantes sans qu'on ait estimé nécessaire de changer le parti pris adopté originellement. [9](#) De juin 1981 à septembre 1984 le nom du programme et du bulletin changea en *CAS, Champs des Activités Surréalistes*, et en mai 1985 il laissa la place à une revue bien connue : *Pleine Marge*, dirigée par Jacqueline Chénieux-Gendron. Ainsi dans l'un de ces ouvrages M. Bonnet et J. Chénieux-Gendron (1982 :

VII) écrivaient que leur « volume s'attache aux revues surréalistes françaises dans la mouvance d'André Breton, entre 1948 et 1972 (date où se défait la cohésion du groupe surréaliste) » et, quant à cette date de 1972 apparaissant déjà dans le titre du volume, d'ajouter : « bien que des bulletins, revues, etc. aient été et soient encore publiés depuis cette date par certains des éléments issus de la dispersion, nous avons fixé pour limite à notre recherche ce moment même où disparaît l'unité du mouvement surréaliste ».

Ce moment fatidique de la disparition de l'unité étant plutôt 1969, on ne saurait comprendre pourquoi leur inventaire ne s'arrête pas au dernier numéro de *L'Archibras* (1967-69), mais bien à la fin de *Coupure*, cette dernière passant ainsi pour une revue « surréaliste dans la mouvance d'André Breton », le dernier vestige du surréalisme, sauf à y reconnaître plus qu'une erreur *historique* : une partialité *idéologique* payant son tribut aux deux « coupuristes » J. Pierre, l'un des collaborateurs de ce volume, et G. Legrand, l'une des sources pour la présentation des revues cataloguées. C'est donc le début d'une opération d'*historiographie mystifiante* prétendant subtilement ignorer le moment crucial de la crise de 1969, avec ses tenants et aboutissants, y compris l'opposition des surréalistes du *BLS* et de *Surréalisme*, qui d'ailleurs dépassent la date de 1972. Qui pis est, tenir *Coupure* pour surréaliste n'est pas seulement erroné du point de vue « scientifique », mais même en contradiction stupéfiante avec la rupture (la *coupure*, justement) souhaitée par Schuster (1969a :49, 1969b) et acceptée par ses amis l'ayant suivi dans cette revue - et ensuite astucieusement admise par J. Chénieux-Gendron elle-même <sup>10</sup> - vis-à-vis du passé bretonien et de l'« étiquette surréaliste ».

Faute d'espace, nous ne reprendrons pas ce que nous avons déjà écrit ailleurs à propos de Lanfranco Binni, de Jérôme Duwa et du travail comparatif que nous avons conduit sur les deux éditions de l'ouvrage monumental de G. Durozoi (1997/2004) et les erreurs relevées par A. Joubert dans *Le Cerceau* <sup>11</sup>, pour découvrir qu'en 760 pages le seul changement est constitué par les corrections que ce dernier a suggérées ou les ajouts minimes (empruntés évidemment à cette polémique) dans les paragraphes finals, tandis qu'A. Joubert n'apparaît pas parmi les remerciements, dont les coquilles dans les noms cités restent inchangées elles aussi. Nous voudrions plutôt ajouter des réflexions sur l'étude *remarquable* de Paola Dècina Lombardi (2002/2007), notamment en ce que dans ses deux éditions,

qui ne diffèrent que pour de minimes ajouts ne touchant aucune des imprécisions, l'autrice assume et répète (sans la vérifier) la version bâtie dans la partie finale des *Tracts* de J. Pierre, bien qu'elle les juge « un po' troppo passionalmente annotati » (ibid. : 524). À titre de démonstration, comparons leurs affirmations de façon quasiment « philologique ».

En parlant du tract *SAS*, Pierre (1982 : 433) écrit : « On remarquera en outre, parmi les signataires, l'absence de Vincent Bounoure – symétrique de l'absence de Jean Schuster parmi les signataires de *Aux grands oublieurs, salut!* – et cela bien que ce soit vraisemblablement Vincent Bounoure qui ait été désigné dans le premier tract sous les traits de “ M. Le-Souci-de-Durer ” ». Et voilà ce qu'écrit P. Dècina Lombardi (521) à propos des signataires de *SAS* : « Gli altri, che fanno capo a Bounoure, il “Signore-preoccupato-di-durare”, stilano un volantino » etc. On s'aperçoit bien, tout d'abord, que le moindre doute transmis par ce « vraisemblablement » de Pierre disparaît totalement dans l'assertion de P. Dècina Lombardi : on dit souvent que l'histoire devient légende ; voilà comment, par un procédé à l'envers et quelque peu pervers, la légende se fait histoire. Il y a tout lieu de se demander si c'est par ce genre de méthode « objective » que se fonde l'historiographie par laquelle on nous forme et qui autoriserait alors tout étudiant à tenir la science littéraire pour redoutable. Le parti que P. Dècina Lombardi tire de Pierre est donc d'autant plus hardi qu'elle donne à croire que Bounoure est « à la tête » des signataires de *SAS*, alors qu'il n'en est rien, et qu'elle construit une opposition entre Schuster et Bounoure qui n'existe pas (encore) en ce moment : en effet elle maintient que le premier tract est « ispirato da Jean Schuster » (ibidem) ; <sup>12</sup> et peu après d'ajouter : « stupisce non trovare tra i firmatari dei due volantini i loro ispiratori. I duellanti infatti sono Schuster e Bounoure » (ibid. : 522).

La « symétrie » de l'absence des signatures de l'un et de l'autre évoquée par Pierre est ainsi transformée en une symétrie de leadership, qui est fautive du point de vue historique : la chronologie des événements qui a été restituée de façon assez détaillée par A. Joubert démontre non seulement que Bounoure se retira lui-même des séances du groupe parisien ce soir même (le 8 février 1969) où les cinq signataires de *Aux grands oublieurs, salut!* annoncèrent leur départ, comme nous l'avons déjà dit plus haut, mais aussi qu'il y eut initialement une tentative d'inclure

Bounoure dans les manœuvres de Schuster. [13](#)

En ce moment, donc, il n'y avait pas de conflit entre les deux principaux animateurs du groupe parisien de cette époque, bien au contraire : peut-être, leur accord de la période 1966-68, qu'A. Joubert dénonce plutôt, était-il encore la raison qui poussa Bounoure à se retirer sur le vu des absences de Schuster, ce faisant pour éviter probablement de laisser croire à une volonté de sa propre part de prendre un rôle décisionnaire sans lui, comme d'ailleurs il l'écrivit à Effenberger en 1969 déjà, tout en croyant encore possible d'agir ensemble, par exemple en conférant à Audoin les tâches de l'enquête qu'il envisageait (BOUNOURE, 1969a et 1969b). À cette époque, enfin, il n'y eut que des départs volontaires des activités collectives (Schuster, Bounoure et les cinq), les autres du groupe se trouvant à devoir répondre à la provocation de *Aux grands oublieurs, salut !*, en se sentant « amenés à suspendre l'ensemble de ces activités à partir du 8 février 1969 », tout en précisant que « personne ne peut aujourd'hui préjuger ce que sera l'activité surréaliste dont l'indispensable renouvellement est attendu de chacun » (SAS cité dans JOUBERT 2001 : 40). C'est donc à la suite de la lettre susmentionnée de Schuster du 19 mai 1969 que les prises de position se firent plus claires, parmi les surréalistes eux-mêmes aussi. Si en 1982 Pierre a pu bâtir une version mystifiante de l'issue de la crise parisienne de 1969, il est intenable qu'encore en 2007 - c'est-à-dire après la parution du livre d'A. Joubert et des recueils des lettres et des textes de Bounoure de cette période et même postérieurs - on répète encore ce refrain.

Par ailleurs ces *anachronismes psychologiques* (en empruntant ces termes à l'historien S. de Madariaga), qui sont le fruit des relectures rancunières *a posteriori* tendant à récrire le développement des faits avec des interprétations visant à justifier *a priori* ce qui se produisit plus tard par les décisions de Schuster et les cinq, n'empêchent pas seulement une reconstruction historique rigoureuse, mais engendrent aussi des incongruités du point de vue sémantique et pragmatique. Face à ces chemins de traverse de la critique littéraire, le moindre que l'on puisse dire est qu'interpréter l'expression « M. Le-Souci-de-Durer » comme désignant la personne de V. Bounoure dénote moins de la malice qu'une nonchalance dans la pure analyse des rapports du mot au référent, ou bien de la métaphore à la réalité. Ce Monsieur étant décrit aussi comme « homme très en vue, militant professionnel » (un passage qui disparaît étrangement dans la traduction du

fragment du tract que donne P. Dècina Lombardi), on pourrait plutôt suggérer qu'il s'agisse de Schuster, délégué par Breton à entretenir les relations avec les organisations anarchistes et trotskistes, et alors le surréaliste le plus connu après la mort de celui-ci, largement plus que Bounoure ; mais d'autre part, comme ce dernier aussi, il ne fut jamais militant à proprement parler : il serait néanmoins indéfendable de faire croire que ses cinq amis se référaient à lui. Nous croyons donc plus prudent de reconnaître que, dans les circonstances données et par les allégories employées, les cinq signataires du tract ne songeaient à désigner que des postures mentales et des soucis génériquement propres au groupe parisien de l'époque : problèmes de la persistance du mouvement surréaliste après la mort de Breton, de l'efficacité et de la visibilité des actions du groupe, du risque d'un étiolement purement esthétique ou politique du surréalisme. C'est à l'exposé de ce genre de problèmes tel qu'ils ont été affrontés par les surréalistes rassemblés autour du **BLS** que nous nous sommes attachés par nos travaux de recherche sur Vincent Bounoure et les développements du surréalisme après la mort d'André Breton.

## Conclusions

En nous suggérant qu'au tout début il n'y avait pas le *verbe*, fût-il entendu au sens de parole ou d'action, mais bien le *vers* qui accompagne, exprime cette action, voire l'insuffle, l'anticipe en la suscitant – souvenons-nous de Rimbaud (1871 : 272) : « La Poésie ne rythmera plus l'action ; elle *sera en avant* » – la sève poétique de Bounoure nous rappelle aussi que ce vers n'est pas seulement celui du poète, mais aussi de l'animal, de la nature et certainement de tout homme et de toute femme saisis dans le pleur de leur naissance, dans le cri de leur violence, dans leur désespoir et dans leur coït.

C'est ce lien permanent avec la vie, ses plaisirs et ses souffrances qu'a permis à Bounoure de la percer au plus profond de son surréalisme, par la « descente vertigineuse en nous », comme le souhaitait Breton (1930 : 791). Il en fut ainsi même au moment le plus tragique de sa vie : la perte de sa compagne Micheline. En témoigne *Le 31 juin*, un ouvrage composé entre 1988 et 1989, paru seulement en 2011, où Bounoure a transcrit l'état de vision quotidien dans lequel l'a jeté la

disparition de sa femme, lui la voyant partout et étant capable – selon le souvenir même de ses amis – de prononcer à l’impromptu des phrases voire des poèmes automatiques : c’était encore témoigner d’une *expérience surréaliste*, refusant tout délire mystique. Qui plus est, par-delà le mélange de songe et réalité, de rêve diurne et magie quotidienne, comme déjà dans *Nadja*, *Le 31 juin* marque le passage essentiel du « qui suis-je ? » de Breton au « qui es-tu ? » qui parcourt tout le texte de Bounoure, fixant les deux pôles que la sensibilité surréaliste se trouva à rapprocher incessamment par ses explorations, ses jeux, sa poésie et sa critique. Dans ce moment difficile, Bounoure ne cessa pas non plus d’entretenir des correspondances avec les surréalistes anglais, portugais, argentins et américains, jusqu’à réactiver des séances, des actions et des expositions collectives au sein même du groupe parisien, avec le nouvel apport de jeunes énergies des années 90, jusqu’aux derniers jours de sa vie, comme le rappelle l’actuel groupe de Paris du mouvement surréaliste, toujours actif.

C’est dire que le rejet de la subsomption de la poésie au souffle divin n’est pas la seule démystification apportée par une œuvre injustement négligée, rabaissée voire volontairement occultée par les experts en surréalisme. Car précisément le vers de Bounoure est aussi celui d’une direction : d’une route dirigée vers la continuation d’une histoire considérée à tort comme morte et enterrée – non celle d’un homme isolé, mais plutôt d’un *mouvement* qui n’a cessé d’assumer l’appellation de *surréaliste* qu’il portait du vivant de Breton, avec toutes les responsabilités qui en procèdent, même après la mort de celui-ci. Car comme le dit Bounoure (1999a : 14) : « après Breton, le risque n’était ni plus ni moins que devant, il était seulement d’être surréaliste autant qu’il était en nous ».

## Références bibliographiques

- J.-L. BÉDOUIN, « Le surréalisme aujourd’hui », *Le Monde*, 25 octobre 1969.
- J.-L. BÉDOUIN, « De J.-L. Bédouin à G. Durozoi (juin 1972) », *BLS*, 5, septembre 1972, p. 18.
- M. BONNET et J. CHENIEUX-GENDRON (dir.), *Revue et tracts surréalistes et de l’horizon surréaliste en France et dans le monde (1919-1974)* – Recherche coopérative sur programme RCP 402. Bulletin de liaison, 1-13, Paris, CNRS - Tours,

Université François Rabelais, mars 1975-décembre 1980.

M. BONNET et J. CHENIEUX-GENDRON (éd.), *Revue surréalistes françaises autour d'André Breton 1948-1972*, avec la collaboration de J. Pierre, J. Vovelle, P. Bernier et M. Sonnet, Milwood, New York, Kraus international publications, 1982.

V. BOUNOURE, *Six poèmes*, Paris, 1956.

V. BOUNOURE, « Préface à un traité des matrices », *Le surréalisme, même*, 4, printemps 1958, p. 12-25 ; aussi in BOUNOURE 1999b, p. 92-113.

V. BOUNOURE, Lettre à A. Breton du 20 juillet 1959, Archives du 42, rue Fontaine.

V. BOUNOURE, Lettre à A. Breton du 24 août 1960, Archives du 42, rue Fontaine.

V. BOUNOURE, Lettre à A. Breton du 20 août 1965 (a), Archives du 42, rue Fontaine.

V. BOUNOURE, *Envers l'ombre*, illustrations de Jean Benoît, Paris, Éditions surréalistes, 1965(b).

V. BOUNOURE, *La peinture américaine*, Lausanne, Rencontre, 1967.

V. BOUNOURE, « L'événement surréaliste » (1968a), in BOUNOURE 1999b, p. 137-162.

V. BOUNOURE, « Jeunesse dans le surréalisme, surréalisme dans la jeunesse » (1968b), in V. BOUNOURE 1999b, p. 186-196.

V. BOUNOURE, « Téléphone Paris-Prague n°2 », 9 mars 1969(a), in BOUNOURE 2004, p. 69-74.

V. BOUNOURE, « Téléphone Paris-Prague n°3 », 3 août 1969(b), in BOUNOURE 2004, p. 75-84.

V. BOUNOURE, « Rien ou quoi ? » (1969c), in BOUNOURE 1999b, p. 30-58.

V. BOUNOURE, *Vision d'Océanie*, Paris, Éditions de la Fondation Dapper, 1992.

V. BOUNOURE, *Les Anneaux de Maldoror et autres chapitres d'un Traité des contraires*, Paris, L'écart absolu, 1999(a).

V. BOUNOURE, *Moments du surréalisme*, Paris, L'Harmattan, 1999(b).

V. BOUNOURE, *Le Surréalisme et les arts sauvages*, Paris, L'Harmattan, 2001.

V. BOUNOURE, *L'événement surréaliste*, Paris, L'Harmattan, 2004.

V. BOUNOURE, *Le 31 juin*, Villeurbanne, URDLA, 2011.

V. BOUNOURE (éd.), *La civilisation surréaliste*, Paris, Payot, 1976.

V. BOUNOURE (éd.), *Surréalisme*, 1-2, 1977.

V. BOUNOURE et alii (dir.), *Bulletin de liaison surréaliste (BLS)*, 1-10, novembre

1970-avril 1976 ; rééd. en volume unique par Savelli, 1977.

V. BOUNOURE et M. BOUNOURE, *Légitime mélanésien*, Paris, L'Harmattan, 2006.

V. BOUNOURE et J. CAMACHO, *Talismans*, Paris, éditions surréalistes, 1967.

V. BOUNOURE et J. CAMACHO, *Les Vitriers*, Paris, Éditions Georges Visat, 1971.

V. BOUNOURE et M. STEJSKAL, *Maisons*, Paris, Éditions surréalistes, 1976.

A. BRETON, « Second manifeste du surréalisme » (1930), in *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1988, p. 775-828.

A. BRETON, « Signe ascendant », *NÉON*, 1, janvier 1948, p. 1, aussi in *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1999, p. 766-769.

A. BRETON (éd.), *Le surréalisme, même*, 1-5, 3e trimestre 1956-printemps 1959.

A. BRETON (éd.), *La Brèche : action surréaliste*, 1-8, octobre 1961-novembre 1965.

J. CHÉNIEUX-GENDRON (dir.), *Champs des activités surréalistes (CAS) –Équipe de recherche associée au CNRS ERA 919 (ancienne RCP 402)*. Bulletin de liaison, 14-20, Paris, CNRS-Paris VII, juin 1981-septembre 1984.

J. CHÉNIEUX-GENDRON, *Le Surréalisme*, Paris, PUF, 1984.

J. CHÉNIEUX-GENDRON, « Grand écart identitaire. Le politique et l'esthétique dans le surréalisme français. Trois moments : 1935, 1947, 1969 », *Synergies Canada*, 3, 2011 : [http://synergies.lib.uoguelph.ca/rt/prINTERfriendly/1405/2323#\\_edn3](http://synergies.lib.uoguelph.ca/rt/prINTERfriendly/1405/2323#_edn3).

J. CHÉNIEUX-GENDRON et M.-C. DUMAS (éd.), *Jeu surréaliste et humour noir*, Collection Pleine Marge n. 1, Lachenal & Ritter, 1993.

J. CHÉNIEUX-GENDRON, F. LE ROUX, M. VIENNE (éd.), *Le surréalisme autour du monde : 1929-1947. Inventaire analytique de revues surréalistes ou apparentées*, avec la collaboration de J. Baker, P. Gille, E. Guigon, T. Mathews, J. Pierre, M. Remy et J. Vovelle, Paris, CNRS Éditions, 1994.

COLLECTIF, « L'exemple de Cuba et la révolution. Message des surréalistes aux écrivains et artistes cubains », *La Brèche*, 7, 1964, p. 103-104.

COLLECTIF, « Aux grands oublieurs, salut ! » (13 février 1969), in JOUBERT 2001, p. 32-33.

COLLECTIF, « SAS » (23 mars 1969), in JOUBERT 2001, p. 40.

COLLECTIF, « Appel à résister » (1969), in JOUBERT 2001, p. 75.

COLLECTIF, « Pour que l'on n'oublie pas tout » (1969), in JOUBERT 2001, p. 88-91.

COLLECTIF, « Il faut tenir compte de la distance », I-IX, 1973-1976.

P. DÈCINA LOMBARDI, *Surrealismo 1919-1969. Ribellione e immaginazione*, Roma,

Editori Riuniti, 2002 (rééd. Milano, Mondadori, 2007).

G. DUROZOI, « De G. Durozoi à J.-L. Bédouin (juillet 1972) », *BLS*, 5, septembre 1972, p. 19.

G. DUROZOI, *Histoire du mouvement surréaliste*, Hazan, Paris 1997, rééd. 2004.

G. DUROZOI et B. LECHERBONNIER, *Le Surréalisme : théories, thèmes, techniques*, Paris, Larousse, 1972.

A. D'URSO, « Les surréalistes (avant,) pendant (et après) Mai 68 », *Critique communiste*, 186, spécial Mai 68, mars 2008, p. 168-175.

A. D'URSO, « “ Cours, camarade, le stalinisme est derrière toi ! ” À propos d'un livre “ historique ” de Jérôme Duwa », *Critique communiste*, 189, janvier 2009(a), p. 150-152.

A. D'URSO, « Surrealismo e censura nel Sessantotto francese : il numero 4 hors série de L'Archibras », in R. Francavilla (éd.), *Leggere la cenere. Saggi su Letteratura e Censura*, Roma, Artemide, 2009(b), p. 71-80.

A. D'URSO, « Vincent Bounoure e la dialettica dello spirito. Il gioco surrealista dei contrari, antidoto al principio di identità », *Athanor*, 13, 2009(c), p. 114-125 (disponible en ligne aussi : [www.augustoponzio.com/PDF/Athanor\\_DEFINITIVO\\_2009\\_13.pdf](http://www.augustoponzio.com/PDF/Athanor_DEFINITIVO_2009_13.pdf)).

A. D'URSO, « Poésie, peinture, sémiotique et anthropologie chez Vincent Bounoure (ou De quelques limites de la critique littéraire) », *Between*, 1, juin 2009(d) : <http://ojs.unica.it/index.php/between/article/view/195>.

A. D'URSO, « Histoire des critiques du surréalisme et critique des *Histoires du surréalisme*. Pour une démythification de “ l'historiographie surréaliste ” », *Lingue e Linguaggi*, 5, mai 2011(a), p. 99-110 : <http://siba-ese.unisalento.it/index.php/linguelinguaggi/article/view/11442/10487>.

A. D'URSO, « Sémiotique, valeurs et civilisation surréaliste », Actes du congrès de l'AISV, Lisbonne, septembre 2011(b), à paraître sur <http://aisv2011-fr.yolasite.com/e-book.php>.

A. D'URSO, « Poesia e repressione : il surrealismo censurato, da Vichy a De Gaulle (e oltre) », communication au colloque de Trieste, décembre 2011(c) : <http://www2.units.it/compalit2011/DURSO.pdf>.

A. D'Urso, « The lost (k)not. Authority, authorship and ideology in the international studies on Surrealism during Breton's lifetime and afterwards », *Iris*

, 1, 2012 :

[http://irisjournal.org/journal/issue\\_1/knot\\_Iris.pdf](http://irisjournal.org/journal/issue_1/knot_Iris.pdf).

- J. DUWA, 1968, *année surréaliste. Cuba, Prague, Paris*, IMEC, 2008, p. 27.
- T. HARRISSON, *Savage civilisation*, London, Victor Gollancz/Left Book Club, 1937.
- A. JOUBERT, « Message personnel à Gérard Durozoi », *Le Cerceau*, 15, hiver 1997-1998, p. 1-5.
- A. JOUBERT, « Durozoi, suite et fin », *Le Cerceau*, 16, printemps 1998, p. 11-15.
- A. JOUBERT, *Le mouvement des surréalistes, ou le fin mot de l'histoire. Mort d'un groupe - naissance d'un mythe*, Paris, Nadeau, 2001.
- G. LEGRAND (éd.), *Bief : jonction surréaliste*, 1-12, 15 novembre 1958-15 avril 1960.
- D. NEWTON, préface à V. BOUNOURE 2001, p. 6-7.
- J. PIERRE (éd.), *Tracts surréalistes et déclarations collectives*, vol. I, 1922-1939, Paris, Le Terrain vague, 1980.
- J. PIERRE (éd.), *Tracts surréalistes et déclarations collectives*, vol. 2, 1940-1969 (suivis de compléments au tome I, texte de Jean Schuster), Paris, Le Terrain vague, 1982.
- B. POMPILI, « José Pierre, missionnaire chez nous », postface à *Dans la lumière du surréalisme*, 1999, p. 95-99.
- B. POMPILI, *Breton/Aragon. Problemi del surrealismo*, Bari, Sindia, 1972.
- A. RIMBAUD, « À Paul Demeny » (15 mai 1871), in *Œuvres complètes*, Paris, Galimard, 1954, p. 269-274.
- J. SCHUSTER, Lettre du 19 mai 1969(a), in JOUBERT 2001, p. 47-52.
- J. SCHUSTER, « Le quatrième chant », *Le Monde des livres*, 4 octobre 1969(b), p. IV.
- J. SCHUSTER (éd.), *L'Archibras*, 1-7, avril 1967-mars 1969.
- J. SCHUSTER et alii (éd.), *Coupure*, 1-7, octobre 1969-janvier 1972.
-

## Note

[↑ 1](#) Le lecteur curieux de découvrir l'écriture de V. Bounoure (ou de tout autre surréaliste participant à *La Brèche*) n'a pas besoin d'être un collectionneur passionné de raretés du surréalisme, car l'équipe universitaire dirigée par le professeur Henri Béhar a cru bon de reproduire sur internet les textes de la collection de cette revue, sans par ailleurs en demander l'autorisation aux ayants droit. De toute façon, outre BOUNOURE 1967, 1992, 1999a, la plupart de ses textes (y compris des inédits) sont disponibles chez l'Harmattan : cf. BOUNOURE 1999b, 2001, 2004, 2006.

[↑ 2](#) Pour une reproduction de quelques *Talismans* et plus d'informations sur les ouvrages anthropologiques et poétiques de Vincent Bounoure, dans les limites qui nous sont imposées ici nous sommes forcés de renvoyer le lecteur à notre contribution au colloque de Cagliari (D'URSO 2009d).

[↑ 3](#) Aucun spécialiste n'ayant consacré d'examen critique à cet ouvrage, nous avons montré pour la première fois ses affinités (assez explicites) avec les analyses de Baudrillard et ses analogies (manifestes bien que non déclarées) avec les théories de Rossi-Landi dans un congrès de l'ASV à Lisbonne (D'URSO 2011b).

[↑ 4](#) Sur l'autre jeu inventé en 1970, *le jeu des contraires*, de toute importance pour l'activité collective du BLS et à l'origine du recueil de BOUNOURE 1999a (datant de 1971-76), cf. D'URSO 2009c.

[↑ 5](#) Ce numéro très rare n'ayant fait l'objet d'aucune étude spécifique, on n'en retrouvera de longues reproductions et traductions que dans nos contributions : D'URSO 2008, 2009b (texte repris dans 2011c).

[↑ 6](#) C'est ce qui rend d'emblée intenable une thèse récente selon laquelle « l'histoire aura voulu que pour les surréalistes la fin des illusions cubaines soit en même temps la fin de tout » (DUWA 2008 : 27). Dans le but d'occulter les issues autres que schustériennes du surréalisme postérieurement à 1968 ou 1969, cette opération confine à une réécriture philo-stalinienne de l'histoire s'appuyant notamment sur un article d'il y a 45 ans et un récent entretien philo-castriste d'Alain Jouffroy, dont les positions critiquées par les surréalistes sont bien connues ; s'y ajoutent les déclarations de C. Courtot, partisan de Schuster : jamais la « critique » académique ne s'était livrée de la sorte au

témoignage tendancieux, jusqu'à s'y assimiler.

[↑ 7](#) Pour une discussion plus ample sur ce sujet cf. D'URSO 2011a dont nous ne reprenons ici que deux cas.

[↑ 8](#) Au sujet de cette équipe universitaire et de ses rapports à ACTUAL, cf. aussi D'URSO 2012 : 9-12.

[↑ 9](#) Cf. BONNET et CHÉNIEUX-GENDRON 1975-1980 ; PIERRE 1980 et 1982 ; BONNET et CHÉNIEUX-GENDRON 1982 ; ils procèdent également de ce projet de recherche Chénieux-Gendron et DUMAS 1993 ; Chénieux-Gendron, Le Roux et Vienne 1994. Pour ce qui est de la critique italienne, rappelons au passage que dans la ligne et la lignée édifiées par Schuster et Pierre s'insère également Bruno Pompili, jadis un de ces correspondants étrangers résidant en France qui ont accepté de s'associer plus directement au programme du groupe de recherche susdit. Plus tard, il a fondé et coordonné à l'Université de Bari un Centre de recherche sur les avant-gardes (le CRAV, de 1993 à 2000 ; devenu interdépartemental de 2001 à 2006) ; en 1983 déjà, dans la même ville, il avait organisé avec Pierre des conférences et une exposition, *Dans la lumière du surréalisme* (cf. POMPILI 1999). Par une sorte d'hétérogenèse des fins c'est l'introduction d'un autre de ses ouvrages (POMPILI 1972) qui révèle des questions que se posaient les surréalistes au moment de l'écriture de son livre – sans doute signe qu'il connaissait le débat en cours, par l'intermédiaire de Pierre – et auxquels Bounoure et ses amis ont cherché à donner des réponses, d'abord par l'enquête *Rien ou quoi ?*, ensuite par leur activité à huis clos et leurs publications de 1976-77. Pourtant, même B. Pompili n'est jamais allé jusqu'à les interroger ou en faire l'objet de ses études, après 1972 (date de la fin de *Coupure*) non plus.

[↑ 10](#) Il vaut la peine de transcrire ce passage en tant qu'excellent exemple témoignant synthétiquement, à côté de la totale occultation de l'œuvre de Bounoure qu'assume cette experte, d'une habilité rhétorique transformant Schuster en autorité absolue, se trouvant à la fois *dedans* et *dehors* le surréalisme, selon le besoin, ainsi excluant de toute manière n'importe quelle autre alternative envisagée : « Jean Schuster est le porte-parole du groupe : le 4 octobre 1969, " Le Quatrième chant ", dans *Le Monde*, annonce et la disparition du groupe surréaliste et la poursuite, par quelques-uns, de l'entreprise collective, mais sans que la référence au " surréalisme ", désormais historique, soit explicite. Ainsi paraît la publication collective *Coupure*

(sept numéros, d'octobre 1969 à janvier 1972) ; par ce titre les trois rédacteurs, Gérard Legrand, José Pierre et Jean Schuster, entendent marquer une rupture, en même temps que souligner leur fonction de guetteurs. Des " coupures ", ce sont aussi des extraits de journaux, et la publication se présente comme un montage de citations, d'actualité ou non, tendant à provoquer l'analyse idéologique de chacun. Après 1972, les chemins sont décidément devenus individuels » (Chénieux-Gendron 1984 : 142). Quant à ce qui semble sa découverte toute récente que la décision de Schuster de « dissoudre » le groupe fut « soutenue par quelques-uns, et quelques-uns seulement » (Chénieux-Gendron 2011), nous nous réservons de revenir ailleurs sur les déformations historiques et analytiques (dépassant le cas de Bounoure) qui l'accompagnent.

[↑ 11](#) Cf. JOUBERT 1997-1998. L'auteur a ensuite rappelé dans son livre susdit les raisons de ses critiques : « Car s'il consacre huit cents pages à *l'histoire* du Mouvement Surréaliste – ce qui est bien –, il parvient à escamoter *en une page et demie seulement* – ce qui est vraiment peu – le moment *historique* entre tous que constitue la fin du Groupe dans lequel, en France, il s'incarna pendant près de cinquante ans. Jamais Durozoi ne se demande *pourquoi* une telle chose s'était alors si soudainement produite, ni *comment*, par quel cheminement – en grande partie souterrain, il est vrai –, on en était arrivé là. [...] S'abritant derrière la notion de " survol historique " des faits et documents connus, et d'eux seuls, il nous propose au bout du compte une histoire purement événementielle du Surréalisme – du moins sur cette période –, renonçant dès lors à se conduire en *historien d'investigation* et, du même coup, à éclairer les *raisons* qui sont derrière les faits » (JOUBERT 2001 : 15-16).

↑ 12 Cela n'est pas totalement faux : en fait, « dans une lettre de la deuxième quinzaine de février » citée par JOUBERT (2001 : 25, 27), Courtot écrivait à B. Caburet : « Étant donné que Jean (Schuster) opérait un retrait *individuel* (...) et que nous étions donc placés devant nos responsabilités, nous décidâmes à cinq (Philippe Audoin, Gérard Legrand, José Pierre, Jean-Claude Silbermann et moi-même) de quitter le Café ». Schuster lui-même révélait mieux ce point d'histoire en écrivant le 22 mai 1969 à F.-R. Simon : « (...) après avoir renoncé à participer à l'activité surréaliste, j'ai suggéré à cinq de mes amis de réfléchir ensemble, mais sans moi, à de nouvelles possibilités d'actions communes » (ibid. : 27-28).

↑ 13 Dans sa lettre à Caburet (citée dans JOUBERT 2001 : 29), Courtot disait encore qu'il fallait permettre à Schuster et Bounoure « que certains motifs personnels opposent, de surmonter leurs divergences (très superficielles, en réalité, et qui résultent de l'état du Café lui-même), face à la ferme résolution de quelques-uns qui se sentent responsables du surréalisme et entendent poursuivre, quoi qu'il arrive ».